

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[400. Trouville, Dimanche 9 août 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

400. Trouville, Dimanche 9 août 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-08-09

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe suis arrivé ici ce matin. La joie de mes enfants est charmante. Je voudrais vous en envoyer la moitié. Je ne jouis qu'avec remords de ce que je ne partage pas avec vous, Henriette m'a déjà demandé de vos nouvelles.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 496/182-183

Information générales

LangueFrançais

Cote1123, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription400. Trouville, Dimanche 9 août 1840

Une heure

Je suis arrivée ici, ce matin. La joie de mes enfants est charmante. Je voudrais vous en envoyer la moitié. Je ne jouis qu'avec remords de ce que je ne partage pas avec vous. Henriette m'a déjà demandé de vos nouvelles. Elle est comme vous dîtes ; elle a bien de l'esprit, dans le cœur. Je les ai trouvés à merveille tous les trois ; Henriette, forte et vivante ; les deux petits pas forts, mais très vivants et sans excès. Ma mère aussi est bien ; l'air de la mer lui a réussi. Elle vous aurait bien plu ce matin ; elle m'a reçu avec ce mélange de vivacité passionnée et de gravité pieuse qui n'appartient qu'aux natures méridionales. Ils retourneront tous au Val-Richer samedi 15. Moi, je les quitterai ici après demain mardi, à 4 heures. Je serai à Eu Mercredi matin. J'en répartirai, dans la nuit du Mercredi au jeudi, pour aller coucher à Calais, et vendredi, je dînerai à Londres. Il me semble que je vous ai déjà dit cela. Pourquoi ne vous le redirais-je pas ? Je me le suis déjà redit à moi-même plus de vingt fois. Je dois vous avoir écrit bien bêtement hier et avant-hier. Je vous ai écrit avec un ennui poignant. Vous m'avez grondé une fois de ce que je décriais les lettres quand il ne restait plus que cela. Il faut un peu de temps pour se faire à une telle décadence. J'aurai une lettre de vous demain. Vaudrait-elle mieux que les miennes ? A chaque nouvelle expérience de la séparation, je suis épouvanté du progrès. J'ai bien tort de dire épouvanté ; mais je ne veux pas parler vrai.

Ce qui est vrai, c'est qu'à tout prendre je suis content de ce que j'ai vu à Eu, des deux partis. J'ai vu, d'une part de la révolution, de l'autre, de la modération. Les penchants, les désirs au fond ne sont pas, les mêmes ; mais les conduites pourront fort bien s'accorder. On travaillera sincèrement à maintenir la paix ; on fera hardiment la guerre si l'occasion l'exige. Et on prévoit des occasions qui pourraient l'exiger. On ne provoquera point ; on ne commencera point. Mais on n'éludera point. Le pays est dans la même disposition ; nulle envie de la guerre, tant s'en faut ; mais un grand parti pris de ne pas accepter tel ou tel dégoût et d'accepter les sacrifices. C'est une démocratie fière sans exaltation et résigner à souffrir plutôt qu'ambitieuse et confiante. Vous verrez cette physionomie passer même dans la presse, malgré ses fanfaronnades, et ses colères. Je ne fais qu'entrevoir mon pays ; mais ce que j'en entrevois me convient. J'espère qu'il ne sera pas mis à de trop dures épreuves. Je crois qu'il s'y ferait honneur. Lord Palmerston m'a dit souvent : « Je ne comprends pas que vous ne soyez pas de mon avis. On me dit ici la même chose à son égard. Il y a bien peu d'esprits qui se comprennent les uns les autres. Chacun s'enferme dans son avis comme dans une prison, et agit du fond de cette prison-là. Cette complète préoccupation de son propre sens joue dans les affaires un infiniment plus grand rôle qu'on ne croit. Voici ce que je n'ai pas entendu, mais ce qui m'a été répété bien authentiquement : - " Que deviendrais-je aujourd'hui si j'avais Molé pour ministre ? " Louis Bonaparte, et son monde vont être traduits à la cour des Pairs. J'ai peur que ceci ne vous arrive pas avant jeudi. Je suis hors des grandes routes. Vous accepter tel ou tel dégoût et d'accepter les sacrifices. C'est une démocratie fière sans exaltation et résigner à souffrir plutôt qu'ambitieuse et confiante. Vous verrez cette physionomie passer même dans la presse, malgré ses fanfaronnades, et ses colères. Je ne fais qu'entrevoir mon pays ; mais ce que j'en entrevois me convient. J'espère qu'il ne sera pas mis à de trop dures épreuves. Je crois qu'il s'y ferait honneur. Lord Palmerston m'a dit souvent : « Je ne comprends pas que vous ne soyez pas de mon avis. On me dit ici la même chose à son égard. Il y a bien peu d'esprits qui se comprennent les uns les autres. Chacun s'enferme

dans son avis comme dans une prison, et agit du fond de cette prison-là. Cette complète préoccupation de son propre sens joue dans les affaires un infiniment plus grand rôle qu'on ne croit. Voici ce que je n'ai pas entendu, mais ce qui m'a été répété bien authentiquement : - " Que deviendrais-je aujourd'hui si j'avais Molé pour ministre ? " Louis Bonaparte, et son monde vont être traduits à la cour des Pairs.

J'ai peur que ceci ne vous arrive pas avant jeudi. Je suis hors des grandes routes. Vous serez déjà à la campagne. Je vous écrirai encore 400 demain, à tout hasard. Samedi, en revenant de West, vous trouverez une lettre et moi. Adieu. J'aspire à demain. Trois jours sans un signe de vie ! Cela m'est-il jamais arrivé ? Adieu Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 400. Trouville, Dimanche 9 août 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-08-09.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/05/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/427>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 9 août 1840

Heure1 heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionTrouville-sur-Mer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

vous l'écrivai encore 400
8, en revenant
et moi. Adieu,
sans un signe
vrai? Adieu.

1123
Stouville, Pérou, le 18/10
Une heure

Je lui arrivai ici le matin.
La joie de me, enfant est charmante. Je voudrais
vous en envoyer la moitié. Je ne jouis qu'une
partie de ce que je ne partage pas avec vous.
Henriette m'a déjà démentie de vos nouvelles.
Elle est comme vous, dite; elle a bien le esprit
dans le cœur. Je les ai trouvés à merveille tous les
trois; Henriette forte et vivante; les deux petits pas-
sés, mais très-vivants, et sans oxier. Ma mère
aussi en bien; l'air de la mer lui a réussi.
Elle vous aurait bien plu le matin; elle m'a
vu avec le mélange de vivacité passionnée
et de gravité pensive qui d'appartient qu'à
nature méridionale. Ils retourneront tous au
Val-Aichel samedi 15. Moi, je les quitterai ici
après demain mardi à 4 heures. Je bravi à la
prochaine matin. J'en repartirai dans la nuit du
mardi au jeudi pour aller coucher à Calais,
le Vendredi je le verrai à Londres. Il me semble
que je vous ai déjà dit cela. Pourquoi ne vous le

devoir-je pas? Il me le dit déjà redit à moi-même plus de vingt fois.

Je dois vous avoir écrit bien bêtement hier et avant hier. Je vous ai écrit avec un cœur poignant. Vous n'avez grandi' une fois de ce que je décidai la lettre quand il ne restait plus que cela. Il faut en peu de temps se faire à une telle révolution. J'aurai une lettre de vous demain. N'aura-t-elle mieux que les miennes? à chaque nouvelle exposition de la Réparation, je suis étonné du progrès. J'ai bien tort de dire ça; mais je ne puis pas parler vrai.

Le qui est vrai, c'est qu'à tout prendre je suis content de ce que j'ai vu à Eu, des deux parts. J'ai vu, d'une part de la révolution, de l'autre de la modération. Les penchans, les desirs au fond ne sont pas les mêmes; mais les conduites pourront fort bien s'accorder. On travaillera hardiment à maintenir la paix; on fera hardiment la guerre si l'occasion l'exige. Et on prévoit des occasions qui pourraient l'exiger. On ne provoquera point; on ne commencera point. Mais on résoudra point. La paix est dans la même disposition; nulle envie de la guerre, tant s'en faut; mais un grand vœu de ne pas

accepter tout ce
c'est une dévotion
à souffrir plus
serez cette phy
presse, malgré
Je ne fais que
c'est-à-dire me
mis à de trop
faisait homme

Lord Palmerston
comprends pas
avis - On me
gard. Il y a
les uns les autres
avis comme
de cette prison
de son propre
infiniment plus

Voici ce
qui me dit
deviendrait-je
ministre?

Louis Bonaparte
traduits à la

J'ai peur que
deux. Je suis

reçoit ad minima acceptus tot ou tel dégoût et l'accepter la sacrifice
c'est une démocratie fine sans exaltation et résignée
à souffrir plutôt qu'ambitieuse et confiante. Vous
verrez cette physionomie passer même dans la
presse, malgré les fanfaronnades et les colères.
Je ne fais qu'entrevoir mon pays; mais à que j'en
entrevoir me conviendrait. J'espère qu'il ne sera pas
mis à de trop dures épreuves. Je crois qu'il s'y
ferait honneur.

Lord Palmerston m'a dit souvent: - Je ne
comprends pas que vous ne voyiez pas de mon
avis - On me dit si la même chose à son
égard. Il y a bien peu d'esprits qui se comprennent
les uns les autres. Chacun s'informe dans son
avis comme dans une prison, et agit du fond
de cette prison-là. Cette complète préoccupation
de son propre sur-jour dans les affaires est
infirmité plus grande qu'on ne croit.

Voici ce que je n'ai pas entendu, mais ce
qui m'a été répété bien authentiquement: - Que
deviendrais-je aujourd'hui si j'avais été pour
ministre ?

Louis Bonaparte et son monde vont être
traduits à la Cour des Pairs.

J'ai peur que ceci ne vous amuse pas, mais
jeudi. Je suis hors de grandes nouvelles. Vous

Suis déjà à la campagne. Je vous écris encore 4 ou
5 jours, à tout hasard. Samedi, en revenant
de Rest, vous trouverez une lettre et moi. Adieu.
J'aspire à demain. Trois jours sans un signe
de vie ! Cela m'est-il jamais arrivé ? Adieu.
Adieu. Adieu

3

La joie de me
vous en envoy
remords de
Henriette m'a
Elle est comme
dans le cœur.
très; Henriette
forte, mais très
aussi en s'en
Elle vous aime
avec sa
et de gravité
naturelle m'est
Val-à-Cher et
après d'arriver
Puis-elle m'attend
Mardi au
le Vendredi
que je vous